

L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.



ARTS, INDUSTRIE, NOUVELLES, LITTÉRATURE, THÉÂTRES.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paie d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Ayné neveu, successeur de Louis Babœuf, rue St-Dominique. — A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires.

DU CHARLATANISME DANS LES PROFESSIONS MÉDICALES.

Le charlatanisme dans les professions médicales est une plaie hideuse qui ronge la médecine, doctrine et corps, et dévore la société toute entière. Son existence et son audace sont une honte pour la civilisation moderne; c'est un impôt scandaleux et immoral levé sur la douleur, bien excusable de sa crédulité, au profit du mensonge artificieux, de l'ignorance effrontée. Pourquoi l'autorité, qui proscribit tant de livres comme poison de l'esprit, permet-elle la vente de tous ces poisons du corps, en autorisant par son visa les nombreuses affiches qui salissent les murs?

Et le public, ce bon public, qui donne dans ce guet-à-pens authentiquement protégé et tendu à sa bourse et à sa santé,

quand l'un et l'autre ont souffert, il fait tomber surtout le corps médical en masse, le poids de ses injures et de son indignation; il ignore que ce charlatanisme effronté est une arme à deux tranchans qui frappe et la société et la médecine elle-même. Il ignore qu'à l'aspect de toutes ces turpitudes d'audacieux confrères, le rouge monte au front de tous les praticiens probes et consciencieux (et grâce à Dieu, ils sont encore en majorité), qui voient escompter de la sorte leurs espérances et leur considération. Confians praticiens, ils ont cru qu'à celui qui avait le plus appris était réservé le plus d'avantages. Erreur, amère dérision! C'est à celui qui criera plus haut, qu'appartiennent aujourd'hui la richesse et la sécurité des vieux jours.

Fermons donc nos facultés, nos écoles. Que nous fait la science à nous, cette science étique, stérile, hébétante des Bi-

chat, des Cruveiller, des Lisfranc; l'ignorance engraisse, le charlatanisme enrichit: vite, embouchons la trompette, et un manteau doré couvrira la boue que les dupes détrompées pourront nous jeter à la face. Ou mieux encore, installez dans les chaires les grands maîtres de l'ordre, qu'ils nous enseignent les secrets de leur pratique, les tours de leur métier: que Laff.... détrône Orfila, que G.... de St G.... s'installe dans la chaire des Boyer, que Lam...., R...., G.... et *tutti quanti*, ouvrent des enseignemens de leur art, car leur art est le véritable, le positif; hors de-là pas de salut.

Le talent naît et meurt s'il n'a des ailes d'or.

Vraiment, nous plaisantons sur choses bien sérieuses, c'est mal; mais nous ne nous sentons pas le courage de traiter sérieusement des baladins si ridiculement bouffons, bien que ce soit le public qui paye

GRAND-THÉÂTRE.

LES ACTEURS.

J'ai un instant hésité si je poursuivrais pour notre première scène la tâche difficile que je m'étais imposée; il y a une si grande lacune dans les emplois de la comédie et du drame, ou plutôt ces deux genres, bases fondamentales de tout bon théâtre, dont le but doit être d'enseigner et d'instruire, ont été tellement mis à l'écart depuis un an, qu'on peut rougir pour les Lyonnais, de n'avoir à parler des quelques bons acteurs qui

y sont attachés, que sur des souvenirs anciens ou sur des faits qui dérogent tellement à leur position, qu'il y a presque honte pour tous à les publier. Pauvre comédie! pauvre drame! Réduits à enfouir leurs leçons piquantes ou sublimes au milieu des folies et du galop de *Gustave*, entre un dindon et un ours! voilà la gloire et les triomphes de la portion la plus importante de la scène du Grand-Théâtre; les acteurs occupés deux fois par semaine à dérouler, jusqu'au dernier, leurs graves ou galans costumes; le répertoire de la comédie et du drame, maintenant tout entier dans une garde-robe, en est exhumé pour se traîner à la suite d'un ballet!.... C'est beau et surtout de bon

goût, cela fait honneur au discernement de notre bonne ville de *roquets* et d'argent, qui siffle à poumons débouffés le plus petit drame et la plus modeste comédie, de peur qu'il ne reste encore sur les planches de son théâtre un artiste de cœur et d'esprit, qui lui jette de temps à autre ses vices et ses ridicules à la face. Où croit-on que cela nous mènera! — Au dépérissement complet du goût pour le théâtre, car lorsque nos amateurs auront gorgé leurs sens, de ronds de jambes et de pirouettes, qu'ils auront rassasié leur vue des beaux effets d'un décors ou d'une mise en scène, ils voudront plus encore; leur intelligence tombée en enfance reproduira tous les caprices ridicules

leurs sottés charges. Aussi bien, le fouet sanglant de la satire déchire en France beaucoup mieux la sottise, que les traits les plus acérés de la logique et de l'argumentation.

Jadis, un charlatan était un paillasse qui faisait ses tours de passe-passe sur la place, entouré d'un public attentif jusqu'à l'annonce du baume exclusivement; là, il pérorait, gesticulait, étalait ses gentillesses entre le sourire du troupier et la grosse joie de la servante. Aujourd'hui, il y a progrès; le charlatan a domicile; sa trompette est le journal: la dernière page de nos feuilles périodiques est la place publique, où il amuse le public et prône son orviétan. Là, moyennant ses gros sous, il se donne à pleines mains l'encens qu'on lui dénie; il se donne des attestations des notabilités médicales, qui ne s'en doutent même pas, se bariolent de titres pompeux et chante les vertus incomparables de sa panacée, connue dans tout l'univers et cent autres lieux, et le troupier avec la servante s'écrient tout béans d'admiration: qu'il est savant!

Voulez-vous être savant, riche, décoré d'attestations et de qualifications, voilà la recette: Prenez un balai, demandez au premier droguiste, épicier, herboriste venu, la permission de balayer son grenier, ramassez les balayures, faites-les bouillir pendant deux heures, passez, ajoutez-y de la mélasse à deux sous la livre, mettez en bouteilles, cachez et vendez-les 10 francs le flacon, à grand renfort d'annonces: « Achetez, Messieurs, achetez, c'est pour rien, 10 fr., pas davantage, il ne faudrait pas avoir, » etc. »

Entre autres précautions, n'oubliez pas de soigner le titre. Oh! un beau titre est au baume, ce qu'un beau visage est à l'homme. Il prévient de suite en faveur

du premier âge, et comme cet écolier qui voulait prendre la lune qu'il voyait réfléchie dans un seau, les admirateurs de *Gustave*, bientôt refroidis, feront fi de la lune que M. Savette leur a ingénieusement octroyée; ils appelleront une nouvelle Médée pour leur fournir Phœbé en personne; et voilà comment le théâtre deviendra un hors-d'œuvre social sans influence au moins, s'il n'est pas sans danger, car ce qui n'instruit plus à la scène, est bien près de corrompre. La comédie et le drame auraient pourtant quelques ressources à Lyon. Qui mieux que Valmore comprend la dignité et la couleur d'un caractère dramatique? Qui ne se souvient d'avoir vu jouer à cet acteur,

de la drogue, et lui sert souvent de passeport pour la conduire à la fortune et à la postérité.

Dans le prochain Numéro nous dévoilerons quelques traits de roueries propres à ces Messieurs.

JOSIAS JEWEL.

M. PÉPIN A ALBI.

Il était dix heures du soir; et devant la porte solitaire de l'hôtel de France à Albi, deux gendarmes armés, chacun d'une longue pipe, attendaient non sans impatience la diligence de Toulouse dont l'arrivée devait enfin les débarrasser d'une attente longue et ennuyeuse: de temps en temps, le plus vieux frappait le pavé d'un pied furibond et faisait résonner l'écho silencieux de gros juréments qui exprimaient son mécontentement, tandis que l'autre flegmatique, jeté nonchalamment sur un banc de pierre prenait plaisir à lancer de sa bouche, sur son compagnon irrité, d'épais tourbillons de fumée: Enfin le fouet aigu se fait entendre. La lourde diligence ébranle sur son passage les vitraux et les murs chancelans des maisons gothiques. Elle est devant la porte de l'hôtel: « Marion, Jeannette: de la lumière » s'écrient à l'instant une foule de voix. « Excusez, un moment, dit le vieux grognard décidé à faire payer par les pauvres voyageurs, le retard de la diligence; Messieurs, vos passeports avant tout. » Il faut en passer par là, et chacun déjà cherche dans ses poches le passeport usé dont l'exhibition doit lui permettre enfin de reposer ses membres rompus, quand une petite voix du fond de l'intérieur s'écrie: « Pépin montre nos passeports. »

Pépin! répète à l'instant le gendarme effrayé, en laissant tomber de ces mains le

les rôles de *Buridan*, *Glocester*, *Louis XI*, *Christian*, avec un véritable talent, celui de l'âme et du cœur: dans la comédie, son jeu est d'une finesse et d'un naturel qui rappellent l'école des *Fleury* et des *Damas*. Regardons autour de Valmore; qui verrons-nous pour le seconder? — Personne parmi les artistes hommes, si ce n'est Duprez, qui lui aussi est acteur quand il le veut et quand il le peut, car sa verve comique, son débit mordant et animé, sont souvent noyés dans quelques rôles chantans. Je crois même, Thalic me le pardonne! qu'il a joué dans un ballet!... Duprez est pourtant un des portraits les plus ressemblans de Monrose et de Samson. Le drame aussi l'a vu

passeport d'une vieille Anglaise. *Pépin!*... c'est lui, c'est lui, dit-il à son compagnon ébahi, *Pépin!* Ami pour nous quelle journée! *Pépin!*... *Pépin!*... cours vole aussitôt chez le procureur du Roi, apprends-lui notre heureuse rencontre, qu'il vienne... *Pépin!* *Pépin!*... et le vieux grognard d'une voix rauque, s'efforçant de donner à son maintien un air de gravité: « au nom du Roi, Messieurs, on ne descend pas avant qu'on ne soit venu reconnaître les lieux. » — Grand émoi parmi la gent voyageuse. C'est sans doute quelque conspiration, dit tout bas une vieille douairière à son voisin. — Quelle est cette manière d'agir? s'écrie un fashionable, on nous retient en prison dans la diligence, au diable le pays! ho! là! gendarme, à qui en voulez-vous? est-ce à moi, est-ce à moi, répètent chacun à leur tour les voyageurs impatiens d'une réponse, et le gendarme sourd à leurs questions, impassible à leurs prières, ne dit mot et cloué devant la diligence, jure qu'il passera à travers son sabre, l'imprudent qui oserait en sortir.

La nouvelle de la conspiration se répand bientôt dans la ville: enfans, hommes, femmes, vieillards, accourent de tous côtés, curieux et intrigués d'une telle aventure. Chacun en fait une histoire, chacun en commente l'issue. L'un dit: c'est un évadé d'avril; l'autre: c'est un complice de *Fieschi*; les servantes de l'hôtel jurent contre la justice qui les prive d'une quinzaine de voyageurs; le cuisinier se mêle de temps en temps parmi la foule, impatient de savoir s'il doit ou non bientôt servir la table. Les voix se croisent, se multiplient, c'est un bruit d'enfer: chacun se regarde et de dire: « il ne faut pas en douter, Albi va être le théâtre d'une grande conspiration. »

Le procureur du Roi! le procureur du

énergique dans *Tyrrel des Enfans d'Edouard*, et d'une haute intelligence dans *Durosier de la Passion secrète*, et le conseiller *Dufresnoi* dans *Clotilde*.

Maintenant voyons les autres sujets qui complètent le cadre dramatico-comique, et d'abord avant la distribution de notre justice, établissons un fait, c'est que le non usage et le défaut d'encouragemens ont pour beaucoup contribué à laisser les artistes dans un *statu quo* désespérant.

W.

(La suite au numéro prochain.)

Roi ! s'écrie la foule étonnée ; et le procureur du Roi décoré de son signe distinctif, suivi de son substitut, du maire, de son adjoint, en écharpe tricolore, et de trois gendarmes, fend la foule avec dignité, arrive près de la diligence, et là d'une voix de stentor : « nous ordonnons au nom de la loi au sieur Pépin de se présenter devant nous. » — « Pépin, crie la même voix de l'intérieur, en s'adressant à un petit bonhomme perché au sommet de l'impériale, Pépin on te demande, descend » et aussitôt un petit nègre enveloppé dans un mauvais petit manteau se jette en bas de la diligence, se présente étonné, devant le procureur du Roi plus étonné que lui-même, et lui dit en mauvais créole ; « moi, nommer Pépin, vous, que vouloir à moi ? moi suis bon garçon, moi pas faire mal à personne. » — Quoi ! dit le procureur du Roi interdit, c'est vous, Pépin ? — oui, moi Pépin, dit le petit nègre, et aussitôt il sort de sa poche un portefeuille en cuir, duquel il retire un sale passeport qu'il présente en souriant au procureur du Roi, étourdi d'une telle mystification et lançant un terrible regard sur le pauvre diable de gendarme qui avait exposé sa dignité aux risées de MM. les *Albigéois*.

Procureur du Roi, substitut, maire, adjoint, gendarmes, enfans, hommes, femmes, vieillards, servantes, cuisiniers, cuisinières, tous bientôt disparaissent avec la diligence qui continue son chemin ; les uns tête baissée, les autres riant à gorge déployée en criant à tue-tête : *c'est la montagne qui accouche d'une souris*.

Après cela, dites que la police n'est pas bien faite à Albi.

NAPOLÉON A PROVINS

EN 1814.

Voici une anecdote dont la narration est attribuée à une dame âgée qui habite la ville haute de Provins ; elle la raconte ainsi :

» Lors de la première invasion, en 1814, plusieurs batailles se livrèrent à peu de distance de Provins, et je fus obligée de recevoir et de loger beaucoup de militaires. Depuis quelques jours ma maison était devenue libre, et j'étais occupée à y mettre un peu d'ordre, quand le 5 ou le six février, à la nuit tombante, mon domestique vint m'annoncer un chef de bataillon qui venait loger chez moi.

» Au même instant je vis entrer un homme d'une petite taille, assez gros, le teint jaune, les cheveux noirs et plats ; quoique en uniforme, il ne portait ni épau-lettes ni décorations.

» Je lui témoignai d'abord très franchement la contrariété que me faisait éprouver sa visite, et en entrant ensuite en conversation avec lui, je lui demandai d'où il venait. Il me dit qu'il arrivait de Bray-sur-Seine.

» Eh bien ! lui dis-je, vous deviez être à cette bataille où l'on m'a dit que l'empereur de Russie et le roi de Prusse ont été si près d'être pris. Vous allez pouvoir me raconter au juste ce qui s'y est passé.

» — Volontiers, me dit-il, et il me fit avec beaucoup de détails la désignation du terrain et de l'emplacement que chaque corps d'armée occupait pour couper la retraite aux ennemis. Et il ajouta :

» Madame, connaissez-vous l'empereur ? — Je ne l'ai vu qu'une seule fois, lorsqu'il était général de l'armée d'Italie ; je ne le reconnais certainement pas. — Eh bien ! regardez-moi, ce sera comme si vous le voyiez ; je lui ressemble étonnamment : jamais je ne le quitte, et à moins d'être dans sa chemise, on ne peut en être plus près que moi.

Mais où allez-vous maintenant ? Je vais à Paris ; quand je dirais à une belle dame que je vais lever des cadres, elle ne me comprendrait pas. — Comment, vous dites que vous ne quittez jamais l'empereur, et vous voilà ici — C'est juste ; mais il y a des occasions.. — Avez-vous un billet de logement. Vous savez que nous ne pouvons recevoir que ceux qui ont des billets de logement. — En ce cas, vous allez me renvoyer, car je n'ai point de billet. — Oh ! non, vous ne vous en irez certes pas, mais vous qui paraissez savoir tant de choses, dites-moi donc si les ennemis nous viendront. — Gardez vous d'en douter, on ne nous soutient pas ; si seulement les femmes voulaient prendre des chapeaux et se mettre derrière nous, nous ferions fuir tous les alliés par-delà le Rhin ; mais tous le monde nous abandonne.

» Comme il finissait de parler, j'entendis sonner un coup violent à la porte, et je m'écriai en me levant : « Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! ma maison va être envahie ! » Le commandant vint à moi, me prit les mains, et me dit avec douceur : « tranquillisez-vous, calmez-vous, madame, c'est sûrement quelqu'un qui veut me parler. » Effectivement, le

domestique vint annoncer deux chirurgiens-majors qui demandaient le commandant, et je vis entrer deux messieurs dont l'un était d'une taille remarquable et, tous deux, laissaient voir, sous leur redingote, l'uniforme d'officier-général.

» Le commandant était assis auprès du feu et se balançait sur une chaise, en tenant son pied droit dans la main. Il fit aux deux officiers le signe de *motus*, en mettant un doigt sur sa bouche : puis, sans se déranger, il leur dit : « Saluez madame, demandez-lui pardon de vous présenter devant elle comme vous l'êtes et de crotter son beau tapis. »

» Ils allèrent droit à lui, le saluèrent en baissant leur chapeau jusqu'à terre, puis me saluèrent aussi, pendant que, pour leur faire honneur, j'allumais une seconde bougie.

» Le commandant leur fit signe de s'asseoir ; ils se tinrent sur le bord de leur fauteuil, et lui adressèrent quelques mots que je n'entendis pas.

Lorsque ces deux officiers furent partis, j'offris à souper au commandant. Il me dit qu'il attendrait mon heure. En ce cas, lui dis-je, vous attendriez long-temps, car je suis malade. J'ai une fièvre de nerf et je ne mange pas ; mais il me reste un poulet, et puisque les ennemis vont venir, je vais vous le faire préparer, je veux que ce soit un français qui le mange.

» — Un poulet ! s'écria-t-il ; un poulet !... de la soupe à l'oignon et des pommes de terres, c'est tout ce qu'il faut à un soldat.

» Je lui demandai s'il avait de la suite : non, me dit-il, je suis seul ; nous sommes déjà assez malheureux de dévorer ainsi les habitans sans leur amener cette canaille...

» Puisque vous avez tant de bonté, ajouta-t-il, me permettriez-vous de vous demander une grâce ? Ce serait de dîner ici, sur cette petite table, auprès de ce bon feu, sur ce tapis ; je vous promets que je ne vous gênerai rien.

» Pendant qu'on préparait le souper du commandant, je causai beaucoup avec lui.

» Je lui parlai de l'empereur, je lui dis que c'était un héros, et qu'ayant vu Frédéric.... Il m'interrompit en disant que je faisais bien de l'honneur à Bonaparte en le comparant au roi de Prusse. J'ajoutai que cependant je le blâmais de ne pouvoir se tenir en place, et que je ne concevais pas comment un *petit Corse* ne se

trouvait pas content d'être empereur des Français.

» Il m'écoutait en souriant et en se balançant, toujours un pied dans sa main; par moment, je m'animais et je marchais dans la chambre en lui parlant avec beaucoup de chaleur. Alors il se levait, venait à moi et me prenait les mains en me disant: «Mais calmez-vous donc, vous vous ferez du mal; il n'y a pas de raison; mon Dieu, que vous êtes vive!»

» L'empereur, ajouta-t-il, a trois sottises à se reprocher: la première, c'est d'avoir trop enrichi ses généraux, qui à présent voudraient jouir de leur fortune; la seconde, c'est d'avoir quitté Joséphine qu'il aimait tant, et la troisième c'est d'avoir épousé une Autrichienne.

» Eh bien! lui dis-je, si les ennemis viennent, je m'enfuis...

» Il me prit encore les mains et me dit:

» Ne faites jamais cette folie-là, parce que vous perdriez tout. Je m'y connais, madame, suivez mon conseil; vous avez une habitation charmante, demandez toujours de gros chefs: vous et vos propriétés seront respectés.

» Pendant que nous causions ainsi, on apporta le souper, la soupe à l'oignon lui fut servie dans sa casserole; il mangea le poulet presque entier et s'écria plusieurs fois: Quel bon souper!

» A huit heures et demie, je le congédiai en lui disant: «Commandant, il faut aller vous reposer et moi aussi.»

» Il me remercia beaucoup de la manière dont je l'avais reçu et me dit qu'il ne me ferait pas ses adieux le lendemain, pour ne point interrompre mon sommeil.

» Je pris une bougie pour le conduire à sa chambre; il y eut alors entre nous un grand débat de politesse; il prit la bougie, m'offrit la main et nous arrivâmes ensemble à son appartement.

» En ouvrant la porte, il s'écria: «Oh! quel bon feu! quel bon lit! il y a longtemps que je n'aurai été si bien couché!» Je lui souhaitai le bon soir et un bon voyage.

» Lorsque mon domestique s'était levé, à cinq heures du matin, il avait vu le commandant dans sa chambre, occupé à se faire la barbe, et ensuite se promener d'une fenêtre à l'autre les bras croisés derrière le dos.

» J'ai logé le lendemain deux colonels d'état-major, MM. de Saint-C... et B..., auxquels j'ai raconté ces détails, et qui

m'ont assuré que le commandant ne pouvait être que Bonaparte lui-même, ce dont je ne m'étais aucunement doutée.»



CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Auber, Hérold et Carafa se sont partagés les premiers jours de la semaine. Dimanche, le *Pré aux Clercs*, où Mad. Dé-rancourt a enlevé les applaudissements de toute la salle, à trois reprises différentes, surtout à son air du 2.^e acte qu'elle a chanté à faire frissonner d'une émotion délicate. Silvain avait ouvert la porte aux bravos par son air: *O ma tendre amie!* Fouché est fort bien dans le rôle de *Com-minges*, et André a toujours l'heureux privilège d'égayer tout le monde dans celui de *Cantarelli*. M.lles Dominique et Bonvaret ont parfaitement concouru à l'ensemble de la représentation de la soirée, terminée d'une manière très-heureuse par la *Sylphide*, ballet dans lequel M.lle Angélica est toujours comme partout où elle danse, admirable de légèreté et de grâce; M.lle Elisa Guillermain la seconde délicieusement, les bravos le lui prouvent chaque jour. — Lundi, le *Solitaire* joué presque dans la solitude, il méritait mieux que cela, ainsi que M.lles Bouravet et Dominique, et Fouché et Lecerf, car tous ont joué et chanté à faire honneur et plaisir à une salle comble. Avant on avait entendu le *Célibataire* et l'*Homme marié*, comédie spirituelle et bien menée, que les acteurs ont jouée de la main à la main avec le public, en y comprenant le souffleur de quelque sexe qu'il soit, pour faire nombre; Valmore, Tony et Lecerf ont joué comme s'il y avait eu foule; Tony va toujours mieux, et nous lui en faisons compliment. Gustave Honoré est un peu ce soir-là sorti de sa monotonie, que quelques personnes appellent un jeu en dessous; il a mangé sa glace avec beaucoup d'aisance et de naturel. Mad. Meynier jouait dans cette comédie, Mad. Meynier si expressive jusque dans les plus petits détails; j'irais au théâtre rien que pour voir cette charmante actrice, Mad. Fouché même ne jouant pas, cependant Mad. Fouché n'a pas trop mal été dans le *Célibataire* et l'*Homme marié*.

Le lendemain, *Gustave* avec sa pompe

toujours soutenue et l'entraînement de son galop: nous ne pouvons toujours répéter les mêmes éloges, la foule est là qui parle assez haut. Nous dirons seulement que Durbec chante chaque jour mieux, nous lui recommandons de soigner dans la même proportion son jeu et son geste. Dans le *songe de Gustave* tout le monde remarque et applaudit M.lle Hélène dont les progrès étonnants méritent d'être encouragés; cette danseuse vise avec assez de bonheur au genre Angélica. Des deux observations qui nous avaient été faites à l'occasion de *Gustave*, l'une a été retirée; l'astronome consent à ce que la lune reste telle qu'elle est; mais le chamoiseur tient absolument à ce que le page ait des gants lorsqu'il vient de la part du roi inviter pour le bal la comtesse *Ankastroem*. Ainsi M.lle Bouvaret exécutez, vous devez bien cela aux convenances et à ce pauvre chamoiseur qui dépense pour vous applaudir ses trente-cinq sous à chaque représentation de *Gustave*.

Le Gymnase vit sur son *Juif-Errant* et sur l'*Habit ne fait pas le Moine*; en attendant les nouveautés du bénéfice de M. Jules Ferraud et M.me Herdlika, dont le talent laisse à ce théâtre une lacune difficile à dissimuler. Un monsieur Weiss est apparu comme une comète flamboyante, entouré de quelques livres de chandelle-bougie dans un temple que la munificence de M Herguez lui a somptueusement élevé sur la scène du vaudeville: ce M. Weiss qui a toutes sortes de célébrités d'après son affiche, nous a semblé très-ordinaire d'après ses faits et gestes de physicien escamoteur: nous connaissons dans l'allée de l'Argue, un petit théâtre où il n'y a ni un aussi vaste temple, ni un aussi grand nombre de chandelles, mais où l'on trouve en physique amusante d'excellentes récréations très-instructives et en prestidigitation des tours très-originaux et très-adroitement exécutés. Nous reviendrons incessamment sur ce genre de spectacle qu'on n'apprécie pas assez parce qu'on n'y est pas attiré par les manœuvres du charlatanisme. M. Cautru, directeur du théâtre de physique de l'allée de l'Argue, est un estimable père de famille qui mérite d'être encouragé.

Le mot de l'énigme insérée dans le dernier numéro est *ombre*.